Discours du 11 novembre 2026

Monsieur le Maire, Chers anciens combattants,
Chers jeunes, Mesdames, Messieurs,

Comme chaque année, nous irons tout à l'heure au cimetière. Devant le monument aux morts de nos communes, nous lirons les noms des soldats morts pour la France et nous raviverons le souvenir de ceux qui ont traversé l'une des plus grandes tragédies de notre histoire.

Et pourtant, le temps passe : les derniers témoins ont disparu, les tranchées se sont comblées et les champs de bataille sont redevenus des terres cultivées. Les générations qui ont connu directement la Grande Guerre ne sont plus là pour nous raconter ce qu'elles ont vécu. Comment alors continuer à entendre leur voix ?

Des millions de lettres furent échangées entre le front et l'arrière. Des millions de mots écrits à la hâte dans les abris, à la lueur d'une bougie, sous le grondement sourd des obus, sur un coin de table ou dans la boue des tranchées.

Ces lettres avaient une destination immédiate : une épouse, une mère, un père, un enfant.

Mais avec le recul du temps, nous comprenons qu'elles avaient aussi une autre destination. Nous.

Sans le savoir, ces hommes écrivaient également aux générations futures.

Aujourd'hui encore, lorsque nous ouvrons les recueils de lettres de poilus, lorsque nous lisons leurs mots simples, leur écriture parfois tremblante, une correspondance s'établit entre eux et nous. Ils nous parlent encore. Ils nous parlent de leurs peurs, de leurs espérances et de leurs souffrances.

Mais surtout, ils nous rappellent pourquoi ils sont partis. Car, contrairement à ce que certains imaginent parfois, ils ne sont pas partis par goût de l'aventure.

Ils sont partis parce qu'ils savaient que, derrière les frontières attaquées, se trouvait tout ce qui donnait un sens à leur existence. Leurs familles, leurs villages, leurs paysages, leurs clochers, leurs écoles, leur langue, leur histoire et leur culture, tout ce patrimoine matériel et spirituel reçu des générations précédentes

et qu'ils avaient la responsabilité de transmettre à celles qui viendraient après eux.

Les soldats de 1914 savaient que la France n'est pas seulement une portion de territoire dessinée sur une carte mais qu'elle est une histoire commune, une mémoire, une manière de vivre, un héritage. En un mot : une patrie.

C'est ce qu'écrivait Ernest Renan : « une nation est une âme, un principe spirituel ». Les poilus n'auraient sans doute pas employé ces mots. Mais ils savaient instinctivement ce qu'ils signifiaient. Ils comprenaient que la France était plus qu'un territoire : une chaîne ininterrompue de souvenirs, de traditions, de sacrifices et d'espérances reçus en héritage et destinés à être transmis

Et lorsque cette patrie fut menacée jusque dans son existence même, ils répondirent présents.

Parmi eux figurait Charles Péguy, qui écrivait quelques jours avant sa mort le 5 septembre 1914 : « Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle mais pourvu que ce fut dans une juste guerre ».

Il rappelle ici qu'il existe parfois des biens plus précieux que la vie elle-même : la liberté d'un peuple, son indépendance et sa dignité.

Les poilus n'étaient pas des amoureux de la guerre, bien au contraire. Dans leurs correspondances reviennent souvent les mêmes mots : la lassitude, la souffrance, l'espoir de revoir les leurs.

Dans *Paroles de Poilus*, un soldat écrit : *« Quand verra-t-on la fin de cette boucherie ? »*

Ces valeureux combattants accomplissaient leur devoir mais ils savaient mieux que quiconque ce que coûte la guerre : voilà une leçon que notre époque devrait méditer. Car il ne suffit pas d'honorer les soldats du passé : il faut comprendre ce qu'ils ont voulu nous transmettre.

Ils nous enseignent que certaines guerres deviennent nécessaires lorsqu'un peuple agressé a épuisé tous les recours pour survivre mais ils nous enseignent aussi qu'aucune guerre n'est souhaitable, qu'aucune victoire ne compense les vies perdues et qu'aucun champ de bataille ne constitue un idéal pour l'humanité.

La guerre est toujours un échec : l'échec du dialogue, l'échec de la raison, l'échec de la fraternité entre les hommes.

Aujourd'hui encore, certains voudraient nous faire accroire que les conflits seraient inévitables, que les affrontements seraient une fatalité de l'histoire, que les peuples seraient condamnés à se combattre tôt ou tard.

Mais l'histoire ne manque pas de guerriers. Ce dont elle manque cruellement, ce sont de véritables bâtisseurs de paix : des hommes et des femmes capables de tendre la main au lieu de saisir le fusil, de rechercher la justice sans cultiver la haine et de défendre leurs convictions sans désigner d'ennemis.

Cette aspiration n'est pas nouvelle. Depuis des siècles, les hommes de bonne volonté cherchent les chemins de la concorde. Dans une prière devenue universelle, saint François d'Assise demandait : « Seigneur, fais de moi un instrument de ta paix. » Ces mots n'ont rien perdu de leur actualité. Ils dessinent peut-être le plus exigeant des patriotismes : celui qui consiste à protéger son pays tout en refusant la fatalité de la haine.

L'amour de la France n'est pas l'amour de la guerre et le patriotisme n'est pas le goût du sang. Le véritable patriotisme consiste d'abord à transmettre à son pays davantage de paix, davantage d'unité et davantage d'espérance.

C'est maintenant aux plus jeunes d'entre nous que je voudrais m'adresser. Les soldats dont les noms sont gravés sur le monument aux morts avaient souvent votre âge. Ils avaient des projets, des rêves, une famille à fonder. Rien ne les prédestinait au sacrifice. Pourtant, lorsque l'Histoire les appela, ils répondirent présents.

Personne ne souhaite que de telles épreuves reviennent. Mais si un jour notre pays devait de nouveau défendre sa liberté, sa souveraineté ou son indépendance, nul doute que la jeunesse française saurait trouver en elle le même courage, la même fidélité et le même sens du devoir que ses aînés.

Mais d'ici là, une autre mission vous attend : être des artisans de paix. Dans votre cœur d'abord. Dans vos familles. Dans vos écoles. Dans vos quartiers. Dans notre pays tout entier. Car la paix entre les nations commence toujours par la paix entre les personnes.

Les poilus nous ont légué un témoignage venu du fond des tranchées. Répondons-leur aujourd'hui par notre engagement à nous montrer dignes de leur sacrifice. Aimons la France comme ils l'ont aimée. Servons-la comme ils l'ont servie. Et travaillons sans relâche à cette paix qu'ils ont si chèrement payée.